

CLARICE LISPECTOR AUX ÉDITIONS *DES FEMMES*

Entretien Benjamin Moser-Antoinette Fouque, janvier 2012

(Extrait)

Quand et comment naquit votre décision d'éditer l'œuvre de Clarice en France ?

La rencontre avec cette écrivaine a été un « hasard objectif » comme diraient les surréalistes, quelque chose d'improbable et d'absolument nécessaire. Quelque chose devait se produire entre elle et nous, c'est pourquoi sans doute tant de personnes m'ont parlé d'elle.

De retour du Brésil, Clelia Pisa m'a dit que Clarice souhaitait trouver un éditeur ; la même année, son amie Nélida Piñon, dont nous publions également les ouvrages, lui a conseillé de prendre comme agent littéraire son propre agent et amie, Carmen Balcells. Je prends alors connaissance de ses textes en brésilien.

En 1977, j'ai acheté l'ensemble des droits de publication sur son œuvre. À l'exception de son premier roman publié ailleurs¹, nous avons fidèlement et durablement collaboré avec elle.

C'est une chaîne de solidarité et d'alliance entre femmes, de Ruth Escobar à Nélida Piñon (qui, avec une grande générosité, a fait passer l'œuvre de Clarice avant la sienne propre), de Carmen Balcells à Clelia Pisa, qui a abouti à la diffusion de cet immense écrivain, et je suis fière d'avoir pu lui offrir un lieu d'édition.

L'écriture est une venue à la vie toujours renouvelée. Aujourd'hui, ses textes sont pris en charge, portés vers les lecteurs, et c'est sa vie que nous célébrons.

Vous avez sans doute trouvé dans son œuvre une résonance intime ?

Comme je l'avais expliqué dans *Folha*², je ne suis pas seulement éditrice mais psychanalyste et elle m'a apporté ce que l'analyste parvient à comprendre par intuition, mais qui ne s'entend pas en écoutant seulement ses patients : le délire psychique sublimé, transformé par une extraordinaire alchimie, par l'élaboration d'une poétique rigoureuse, qui est aussi de l'ordre de la recherche scientifique. Lou Andréas-Salomé traitait souvent ses patients en leur lisant des poèmes de Rilke. En d'autres termes, le poète est le plus sublime des thérapeutes. Clarice m'apporte ce que la folie ne laisse pas entendre et elle m'offre cela sous forme d'œuvre d'Art. De la boue de l'inconscient, Clarice Lispector a fait un diamant. Il n'existe d'ailleurs pas, dans toute la littérature psychanalytique, une analyse aussi rigoureuse d'un cas de folie féminine que celle qu'elle décrit dans *Liens de famille*.

¹ *Le Bâtitteur de ruines*, Paris, Gallimard, 1970.

² Journal de São Paulo, auquel j'avais donné une interview sur Clarice.

Je retrouve, dans *La Passion selon G.H.*, inscrit là, l'écho de ma propre recherche, notre passion à vif : dans ce livre, de même que dans *Áqua Viva*, elle évoque l'utérus, la fonction matricielle, le vivant, ce qui est très rare dans un texte. Ce qui rejoint mes propres préoccupations. Elle dira d'ailleurs dans presque tous ses textes que l'écriture est une gestation. Elle était travaillée et elle travaillait de manière tragique sur ce versant-là.

J'ai découvert en elle la première écrivaine qui a réussi à échapper à la fiction narcissique et matricide, par une écriture ne refoulant pas l'oral, une écriture de l'attente, de l'espérance et de l'angoisse, articulée à l'inconscient, que j'ai pu qualifier *d'utérine*. Son œuvre m'a aidée à théoriser cette possibilité de symboliser le matriciel.

Clarice ne cède pas à la séduction mystique - envers de la gestation -, au vertige du vide, à la chair asséchée, à la pureté du rien, à l'attente sans autre, à l'oubli qui saigne à blanc, au découragement mélancolique, au ravissement et à la volupté de la solitude, au réel de mort, à la frivolité des professeurs et des professionnels du texte, aux illuminations rhétoriciennes, aux afféteries linguistiques.

Courageusement, Clarice dit oui aux eaux vives du vivant, de l'écriture première ; oui à la vérité en mots, offerte et donnée par la grâce, l'affirmation, l'accueil, la découverte, la disponibilité, l'attention au monde. Elle donne le réel aux vivants avec une telle vérité que le réel la suit.

J'ai fondé cette maison pour que puisse s'exprimer cette écriture spécifique ; en hommage, j'aurais pu la baptiser *des femmes - Clarice Lispector* tant elle était prégnante dans son œuvre.

Comment voyez-vous l'œuvre de Clarice dans l'ensemble du projet culturel qui est celui des éditions des femmes ?

La création des éditions *des femmes* (mais aussi des librairies, des journaux, des films, des formes, comme *La Bibliothèque des Voix*) entendait donner lieu à ce que j'appelais alors la *révolution du symbolique* : au bout de six ans de mouvement et de questionnement politique et psychanalytique avec le MLF, j'ai pensé qu'après avoir libéré la parole, il fallait lever le refoulement sur l'écriture des femmes. La nécessité était politique : il nous fallait un lieu pour le non-lieu, pour dire ce qui ne se disait pas, pour que s'écrive ce qui ne pouvait pas s'écrire ailleurs.

Alors que le succès du livre *Du côté des petites filles*¹⁰ publié en 1974 avait fait reconnaître la dimension sociale des Éditions, et le *Journal et Lettres de prison* d'Eva Forest la dimension politique, la publication des textes de Clarice Lispector a indiqué l'importance de notre maison sur le versant symbolique. Il s'agissait de sortir du matricide et d'aller vers le matriciel, en programmant une écriture articulée à ce que j'appelle la *libido creandi* des femmes.

Dans *Une chambre à soi*, Virginia Woolf met en évidence que pour qu'une femme puisse écrire, il faut qu'elle ait un temps, un lieu, différent. Je pense que l'écriture matricielle a besoin d'un temps, d'un lieu, qui corresponde à celui de la gestation. Les Editions offrent aux femmes cet espace qui leur permet de sortir de l'écriture phallogocentrée, un lieu qui donne contenance à l'embryon de leur création, un lieu où elles peuvent créer, ce qu'elles ne peuvent pas faire dans la maison du père.

Je suis allée chercher Clarice au Brésil pour donner contenance à son travail. En 1978, lors de la publication en France de *La Passion selon G.H.*, elle était l'un des plus grands écrivains brésiliens, mais n'était connue que dans son pays. De ce titre à *La Découverte du monde*, la traduction de treize livres (pratiquement son œuvre intégrale) en langue française a fait d'elle un auteur international. Notre langue a servi au rayonnement mondial d'une grande œuvre, comme ce fut le cas pour James Joyce.

Nous nous sommes engagées à ce qu'elle soit connue dans le monde entier ; à travers nous, elle est vivante.